



Le Jardin des Lumières

Philippe Jaussaud

► To cite this version:

Philippe Jaussaud. Le Jardin des Lumières. Lyon au XVIIIème, un siècle surprenant !, Somogny Éditions d'Art, pp.303-305, 2012. halshs-00842235

HAL Id: halshs-00842235

<https://shs.hal.science/halshs-00842235>

Submitted on 8 Jul 2013

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

LE JARDIN DES LUMIÈRES

Philippe Jaussaud (université Lyon 1 : EA4148 S2HEP et UO Lyon 1)

Créé sous l'Ancien Régime, le Jardin royal des plantes médicinales – ou Jardin du Roi – sera transformé par la Convention en Muséum national d'histoire naturelle. Nous évoquerons ici quelques aspects de l'histoire de l'établissement au « siècle des Lumières », une période comprise entre la fin du règne de Louis XIV et le début de la Révolution. Mais, au préalable, il est nécessaire d'évoquer la fondation, la vocation et le fonctionnement de l'institution concernée.

Lorsqu'il signe en 1635 le décret fondateur du Jardin du Roi, Louis XIII permet l'accomplissement du projet de son « médecin ordinaire » Guy de La Brosse (1586-1641). Celui-ci désire améliorer la santé des sujets du royaume grâce à la « chimiatric », c'est-à-dire l'utilisation de médicaments chimiques. Dans ce but, La Brosse veut créer un établissement où seront cultivés des simples, pour en extraire les principes actifs, et où sera dispensé un enseignement médical novateur. Le projet suscite l'hostilité de l'École de médecine de Paris, farouchement opposée à la chimiatric. Mais, Louis XIII passe outre. L'initiative de La Brosse est également soutenue par le « premier médecin du roi », Jean Héroard de Vaugrigneuse, et le cardinal de Richelieu.

Établi sur un terrain proche de la Bièvre, le Jardin compte plusieurs bâtiments, dont un château, un local de cours et une galerie. Outre de vastes plantations de simples, La Brosse a prévu l'installation au rez-de-chaussée du château d'un « droguier ». Celui-ci est un local dévolu à la conservation et à l'étude des « drogues », qui sont des matières premières pharmaceutiques d'origine naturelle. Un laboratoire de distillation des végétaux, contigu au droguier, permet de travailler à l'extraction des principes actifs. Plus tard, une « salle des squelettes » abritera une collection ostéologique réunie par des membres de l'Académie des sciences.

D'abord très pharmaceutique, car portant sur la botanique et la matière médicale, l'enseignement dispensé au Jardin évolue rapidement. Trois matières sont professées dès la fin du XVII^e siècle : la chimie, la botanique et l'anatomie – associée à la chirurgie. Chaque discipline se trouve rattachée à deux chaires magistrales. Médecins, apothicaires ou chirurgiens, les maîtres font l'objet d'un recrutement entaché de népotisme. Plusieurs lignées savantes prospèrent ainsi dans l'institution : celles des Boulduc, des Jussieu, des Thouin, des Du Verney, des Brongniart, etc. L'enseignement du Jardin est gratuit, public et dispensé en

français. Il n'implique ni inscription préalable ni remise de diplôme, mais des attestations de présence aux cours peuvent être délivrées.

La direction de l'établissement est confiée à un surintendant – au début le premier médecin du roi – et à un intendant. Après diverses péripéties, la charge de surintendant sera supprimée en 1732. Les intendants successifs du Jardin au XVIII^e siècle sont : Guy Crescent Fagon (1638-1718) – qui deviendra surintendant –, Pierre Chirac, Charles François de Cisternay du Fay, Georges Louis Marie Leclerc de Buffon (1707-1788), Auguste Charles César de Flahaut de la Billarderie et Jacques Henri Bernardin de Saint-Pierre. Ce dernier remplit ses fonctions jusqu'en 1793, année de la création du Muséum national d'histoire naturelle. Les événements que nous relaterons dans ce qui suit sont liés à la gouvernance des deux plus grands intendants du Jardin : Fagon, qui ouvre la période des Lumières, et Buffon, dont le décès coïncide pratiquement avec la fin de l'Ancien Régime.

Fagon est un esprit brillant et un administrateur avisé. Ce petit-neveu de La Brosse professe à la fois la chimie et la botanique. Il réconcilie le Jardin avec l'École de médecine, fait construire un vaste amphithéâtre de cours et recrute des maîtres de valeur. Il envoie des voyageurs naturalistes dans toutes les parties du monde, afin d'enrichir les collections du droguier. Le botaniste Joseph Pitton de Tournefort, par exemple, rapporte de son expédition au Levant un magnifique herbier. Il établit aussi la première classification rationnelle des végétaux, basée sur la structure des fleurs et des fruits. Fagon confie en 1709 la garde du droguier – devenu « Cabinet des drogues » – à un autre botaniste de valeur : Sébastien Vaillant. Celui-ci démontre l'existence d'une reproduction sexuée chez les plantes à fleurs et publie l'une des premières flores descriptives. En chimie, Étienne François Geoffroy élabore une théorie corpusculaire de la matière. Il constitue une « table des affinités », pour expliquer comment interagissent les substances au cours des réactions. L'anatomiste Joseph Guichard Du Verney étudie l'oreille humaine, les annexes de l'œil, ainsi que les appareils respiratoire et circulatoire des vertébrés à sang froid. Après la mort de Fagon, survenue en 1718, le Jardin perd sa vocation biomédicale. Les sciences y seront désormais cultivées pour elles-mêmes et le « Cabinet des drogues », rebaptisé en 1729 « Cabinet d'histoire naturelle », recevra des spécimens des trois règnes de la nature.

Second grand intendant, Buffon confère un prodigieux rayonnement au Jardin, dont il double la surface et accroît le patrimoine immobilier. Il accorde tous ses soins au « Cabinet d'histoire naturelle », qu'il déplace, agrandit, et dont il confie la garde à son concitoyen Louis Jean Marie Daubenton. Celui-ci, médecin, anatomiste, zootechnicien et minéralogiste, rédige une « Description du Cabinet du Roi » pour l'*Histoire naturelle* de Buffon. Les collections

s'accroissent considérablement grâce à des dons de savants, de souverains ou à des expéditions. Ces dernières sont encouragées par Buffon, qui – comme Fagon – missionne des voyageurs naturalistes : Philibert Commerson part à Madagascar, Pierre Sonnerat en Extrême-Orient, Joseph Dombey au Pérou et au Chili, André Michaux en Perse et en Amérique du Nord.

Au cours de son « règne », Buffon s'appuie sur des enseignants de qualité, dont certains ne sont pas membres de professions de santé. Bernard et Antoine de Jussieu, comme leur neveu Antoine Laurent, s'illustrent en botanique. Avec Antoine Laurent, Bernard élabore une classification des plantes selon une « méthode naturelle », basée sur la subordination des caractères : la taxinomie botanique moderne est née. Elle sera appliquée aux plantations du Jardin par Antoine Laurent. André Thouin, nommé jardinier à l'âge de dix-sept ans, établit un vaste réseau d'échanges de plantes et réorganise les collections vivantes du Jardin. Il se distinguera scientifiquement en agronomie. En chimie, l'excentrique Guillaume François Rouelle dispense à l'amphithéâtre des cours à grand spectacle, auxquels assistent philosophes et savants : Grimm, Rousseau, Diderot, Lavoisier, Turgot, etc. Rouelle précise la notion de sel, étudie l'inflammation de l'essence de térébenthine et définit la chimie comme la science de l'analyse et de la synthèse. Son disciple Pierre Joseph Macquer travaille sur les dérivés de l'arsenic, le platine, le caoutchouc et démontre avec Jean Darcet que le diamant est constitué de carbone. Autre professeur de chimie nommé par Buffon, Antoine François de Fourcroy est à la fois un grand théoricien et un grand « découvreur » de sa discipline. Il s'illustrera en politique durant la Révolution. Physicien et botaniste, Louis Guillaume Le Monnier étudie divers phénomènes naturels et acclimate des plantes exotiques. Enfin, la nomenclature et la description de plusieurs organes du corps humain perpétuent la mémoire des anatomistes Antoine Ferrein et Jacques Bénigne Winslow.

En conclusion, le rayonnement scientifique du « siècle des Lumières » doit beaucoup aux hommes du Jardin du Roi. « Tous ont obéi à un certain dépassement d'eux-mêmes, lorsqu'il s'est agi pour eux d'orienter leur existence vers une vocation en rapport avec l'essentiel de la vie » (Guy Barthélémy, *Les Jardiniers du Roy*, 1979).